

CINÉ-CAFÉ du samedi 7 octobre 2023

Second ciné-café de la saison 2023/2024.



Nous ne pouvons pas savoir que c'était la dernière fois que Denis Bérujeau était parmi nous. Denis, membre ô combien actif de l'association Renc'Art au Méliès et fidèle du Ciné-Café. Denis qui aimait lancer des blagues et partager avec nous son amour du cinéma. Il a défendu lors de ce Ciné-Café *Cub Zéro* et *Le Temps d'aimer*. Il nous manque cruellement mais gageons que son esprit facétieux sera parmi nous chaque fois que nous nous retrouverons pour le plaisir d'évoquer nos films préférés !



Nous avons d'abord donné la parole aux nouveaux, et la première à s'exprimer a parlé de :



État limite, de Richard Peduzzi. C'est un documentaire sur un médecin psychiatre, qui exerce à l'hôpital public de Beaujon, à Clichy. Le film vaut pour l'extraordinaire personnalité de son protagoniste principal, le docteur Jamal Abdel-Kader. Il dit plein de choses essentielles. Par exemple que les fous ne devraient pas être enfermés à l'hôpital, bourrés de médicaments. Que dans une société unie et solidaire, ils vivraient parmi nous et l'entraide ferait qu'ils auraient leur place, comme les « fous du village » dans la France d'autrefois.

À sa façon d'écouter les patients, on sent que sa manière de fonctionner, c'est l'échange. Il a une qualité d'écoute qui certes, fait partie intégrante de son métier ; mais qui produit de l'apaisement chez ceux qui en bénéficient.

Il a créé un atelier-théâtre en cachette... parce que les cadres de l'hôpital étaient contre ! On l'entend se demander, lors de conversations avec un aide-soignant, s'il ne se rend pas complice de maltraitance, en colmatant les brèches d'une structure aussi dysfonctionnelle, orientée vers la productivité plutôt que vers le soin.

Il explique les ravages de la T2A, la tarification à l'acte qui demande de justifier le temps passé à chaque activité. Comment « normer » le temps qu'il faut pour procurer à un patient qui arrive aux urgences en état de grande anxiété, l'attention dont il a besoin ?

L'une de nous, infirmière psy pendant 45 ans, a connu des médecins comme lui. Il y a eu des réunions au plan national qui ont changé des choses, qui ont mis fin par exemple aux internements systématiques ; mais « *les progrès n'ont pas pu se poursuivre parce que ça demande un travail monumental* ».

Le jury du festival a trouvé qu'en dehors des qualités liées à son contenu, le film était très bien monté et filmé. Il est fait de plans très beaux sur l'hôpital, des panoramiques verticaux sur le bâtiment mais aussi le filmage de ses escaliers extérieurs où les soignants prennent leurs pauses. Des zooms, des flous et des arrêts sur image ponctuent le récit et en font une œuvre cinématographique à part entière. Le débat avec la productrice du film (auquel le jury n'a pas pu participer) était à la hauteur du film. Quelqu'un remarque qu'elle porte le même nom (Ruszniewski) qu'un des chefs de service de l'hôpital Beaujon.

Le film sortira en février/mars 2024 sur Arte et 3 à 4 mois plus tard, en salle.



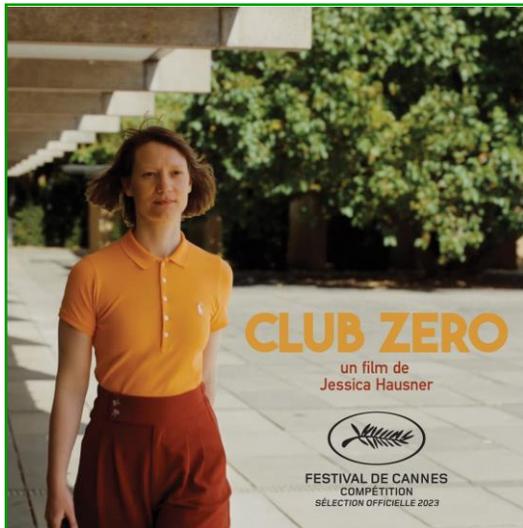
Anti-squat a fait découvrir un sujet méconnu : des gens sont recrutés pour occuper un bâtiment (y vivre, y dormir), en échange d'un loyer très faible, afin d'empêcher qu'il soit squatté. Louise Bourgoin y joue une femme qui embauche ces « résidents » et vit dans le bâtiment avec eux pour s'assurer qu'ils respectent des règles strictes. Ils doivent entretenir le bâtiment, n'ont pas le droit d'organiser des fêtes ni de recevoir qui ils veulent et peuvent être expulsés d'un jour à l'autre, sans recours puisqu'une loi, la loi anti-squat (renforcée l'été dernier), permet à des sociétés privées d'organiser cette précarité. Ce n'est pas LE coup de cœur du mois d'un point de vue cinématographique, mais en ces temps de crise

du logement, c'est un film utile puisqu'il expose clairement comment des profiteurs de ladite crise sont protégés par la loi.

Le personnage incarné par Louise Bourgoin tombe dans un engrenage (fliquer ses voisins, faire un sale boulot pour s'en sortir, elle et son fils). Le film rappelle un peu l'univers de Ken Loach, comme par exemple *It's a free world* dont l'héroïne exploitait des sans-papiers.

Coup sur coup, Louise Bourgoin a été vue dans ce film et dans **Un métier sérieux**, où elle est aussi formidable en prof dépassée, entre une inspectrice qui lui reproche sa rigidité et des élèves qui ne la respectent pas, jusqu'au burn-out ; mais on reparlera de ce film plus loin.





Club zéro, de Jessica Hausner, commence par nous faire assister aux réunions d'un club de diététique, dans un lycée, animé par une jeune femme choisie sur internet par la direction du lycée. Sans éveiller les soupçons, elle amène petit à petit les élèves membres de ce club à laisser tomber la nourriture... jusqu'à l'extrême, jusqu'à la mort. C'est-à-dire que c'est un film qui décortique le phénomène de l'emprise sectaire qu'on ne voit pas venir.

Ce serait intéressant de montrer ce film à des adolescents, autour d'une bonne bouffe 😊 ! Parce qu'il montre la déconstruction de tout l'environnement des jeunes, de leur éducation, par l'emprise. Par ailleurs, c'est un film très minimaliste, très austère dans sa mise en scène... à l'image de son sujet !

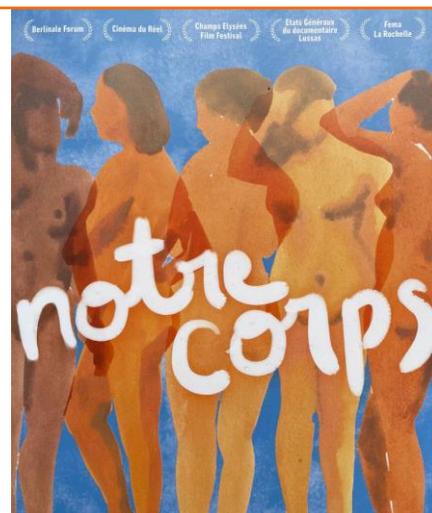
Notre corps, de Claire Simon, est un documentaire sur le corps des femmes à l'hôpital. Ce film de trois heures est par moments difficile à regarder parce que les sujets abordés sont durs et qu'il comporte certaines images très crues, auxquelles on n'est pas habitué quand on n'est pas du milieu médical ; mais il est profondément humain et il constitue une ode à la vie, au final, même si on passe par toutes les maladies !

On y entend beaucoup de paroles des patientes et des soignants, mais très peu de commentaires de Claire

Simon... jusqu'à ce qu'elle devienne patiente elle-même, car elle a eu un cancer du sein pendant le tournage de son film. Un ami lui a dit : « *Tu pousses le professionnalisme un peu loin !* » Pendant cet épisode, elle s'est fait filmer par une amie, à l'égal de toutes les autres patientes qu'elle avait filmées auparavant. Les images sont belles. C'est émouvant de voir le corps féminin dans tous ses états. Elle le filme simplement. Le travail de montage est lui aussi prodigieux, nous faisant passer avec fluidité d'un sujet à l'autre, d'une étape de la vie des femmes à la suivante à travers une patiente, puis une autre, une maladie, puis la suivante dans le cycle de la vie d'une femme.

Le service rendu par les soignants est magnifique. Le film se clôt par l'annonce par un médecin à une vieille dame que son cancer est en phase terminale et qu'il n'y a plus rien à faire. Elle lui dit que c'est normal d'abandonner le combat, tout en lui caressant la main, tout au long de la conversation. C'est d'une beauté qui étreint le cœur !

Pendant la remise des prix, Claire Simon était émue de recevoir son premier « Prix du public » et les gens du Méliès aussi du coup !



Un film fort, dont certains ont failli sortir tellement les premières images sont perturbantes, mais les mêmes ont été touchés au final, et contents d'être restés parce que le film leur a donné beaucoup à réfléchir, y compris après coup.

Le Règne animal imagine un temps où une mystérieuse maladie transforme petit à petit certains humains en animaux. On y suit une famille : un père, sa femme, leur fils adolescent. Quand le film commence, la mère a déjà été touchée et le fils va l'être. Or, les gens atteints par cette maladie sont considérés comme des monstres et pourchassés pour être enfermés

dans des centres qui s'apparentent à des prisons. Non seulement l'armée est à leurs trousses mais des milices de citoyens se forment pour les traquer et les livrer aux autorités afin qu'ils soient mis à l'écart. Certains ont réussi à s'échapper et vivent dans la forêt.

B. a pensé à *Premier contact*, ce film où des extraterrestres arrivent sur terre et où deux approches se confrontent : les militaires qui veulent utiliser leurs armes les plus puissantes pour les détruire, et les scientifiques qui cherchent un moyen de communiquer avec eux. Tant qu'on ne tente pas de communiquer avec les créatures, on ne peut que les trouver dangereuses. C'est intéressant de voir mises en scène les deux attitudes : le combat sans chercher à comprendre, et l'ouverture sur l'inconnu, la solidarité.

Le film résonne aussi fortement avec tous les questionnements que le Covid a soulevés sur notre rapport aux animaux : à force de tout nous approprier, de capturer pour les consommer les espèces les plus sauvages, nous avons déclenché une pandémie mondiale. La maladie, dans le film, fait penser à un virus qui s'abat sur l'espèce humaine à cause de la façon dont cette dernière a détraqué la nature.

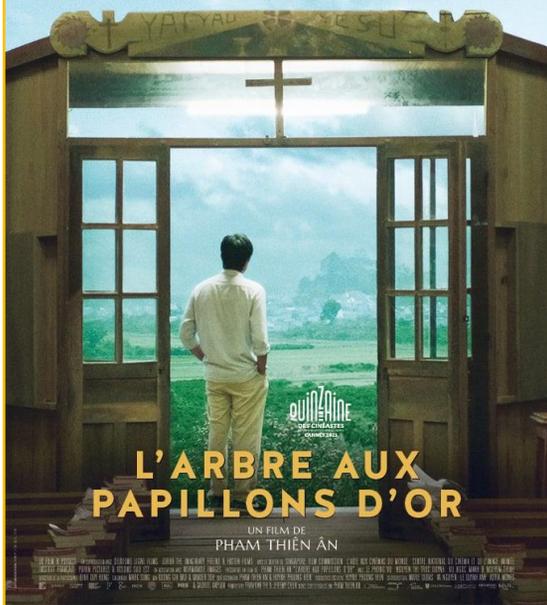
Une réserve a été émise sur l'attitude du père, jugée invraisemblable : il perd sa femme, puis son fils, et il garde une énergie, une pêche à toute épreuve. « *Moi, si une chose pareille m'arrivait, j'aurais le cafard !* » a dit l'intervenant.

Enfin, la relation entre le père et le fils est très belle. Elle s'étoffe au cours du film, à mesure que l'épreuve de la séparation se profile puis s'approche, jusqu'à une preuve d'amour bouleversante, quand le père place la liberté et le bonheur de son fils au-dessus des siens.





FESTIVAL DE CANNES
CAMÉRA D'OR
2023



Qu'est-ce qui fait que devant un même film, certains d'entre nous sont émus, et d'autres pas ? **L'Arbre aux papillons d'or**, film vietnamien qui dure 3 heures, nous a divisés.

L'histoire : un jeune citadin habitué à prendre des pots avec des copains, à fréquenter des salons de massage, à vivre une vie insouciante mais peut-être aussi un peu inconsistante, est amené à renouer avec sa famille et à retourner dans sa région d'origine, à la campagne, quand sa belle-sœur décède suite à un accident de la circulation. Car il doit ramener le corps de sa belle-sœur afin qu'elle soit enterrée selon le rite catholique de sa famille, et il doit retrouver son frère, le père de son neveu de six ans. En attendant,

il s'occupe (très bien) de l'enfant, retrouve son premier amour qui est devenue religieuse, s'interroge sur sa foi...

Certains se sont copieusement ennuyés car ils n'ont éprouvé aucune émotion. Si ce n'est quelques émotions esthétiques devant la beauté des paysages et la façon dont certaines scènes sont filmées. Par exemple ce plan extrêmement lent où la caméra nous fait entrer chez le vieil embaumeur par la fenêtre, tandis qu'on l'entend en voix off raconter la guerre au jeune homme, avant de découvrir son visage strié de rides dans la pénombre, car il vit dans un grand dénuement. Certains ont trouvé ce plan magnifique, d'autres insupportable d'inutile lenteur.

D'autres ont été touchés par le parcours du jeune homme : il mène une vie sans soucis ni grandes responsabilités et puis tout à coup, la réalité familiale se rappelle à lui et il ne peut pas se défilier. Ils ont aimé sa relation avec l'enfant, l'ont trouvée à l'opposé de la froideur dont les premiers ont qualifié le film. D'autres encore, tout en reconnaissant que l'acteur principal n'a aucun charisme, ce qui est une vraie grande faiblesse du film, ont aimé pénétrer avec lui à l'intérieur du pays. Ont aimé comprendre ses échanges avec ses différents interlocuteurs grâce aux sous-titres alors que dans la vie, quand on voyage on n'a pas les sous-titres ! Ont aimé aussi les rapports hyper délicats et respectueux entre les personnages.



Gros coup de cœur collectif pour **Les feuilles mortes** d'Aki Kaurismäki. Ansa et Holappa sont deux cœurs solitaires qui vivent chacun d'un « petit boulot de merde » dont ils se font virer du jour au lendemain comme s'ils étaient jetables. Quand elle rentre chez elle, elle allume la radio et celle-ci déverse des nouvelles de la guerre en Ukraine. Lui va régulièrement dans un bar où il retrouve un copain mais ils ne se parlent pas, il ne s'y passe rien. Il est alcoolique. L'alcoolisme c'est la solitude. Et puis il et elle se rencontrent, mais ils se ratent, plusieurs fois. Ce sont des héros perdants parce que dès qu'ils ont une petite chance, une lueur d'espoir, ils la perdent.

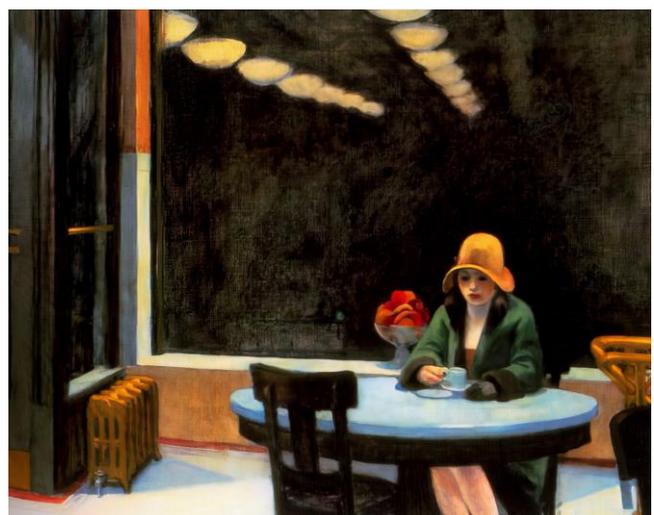


Ça pourrait être un grand mélo mais ça ne l'est pas parce que le metteur en scène crée un décalage. A la fois on est plongé dans l'époque actuelle, avec les allusions récurrentes, via les nouvelles à la radio, à la guerre en Ukraine, et puis en même temps on ne voit pas un téléphone portable, même à l'extérieur, quand les personnages sortent dans la rue. Les plans sont fixes, les couleurs primaires, les décors épurés, tout cela contribue à créer des images « propres » mais denses, où l'on détecte instantanément le style d'Aki Kaurismäki, reconnaissable en quelques secondes.

Un style qui rappelle les tableaux d'Edward Hopper. Lui aussi peignait la solitude en milieu urbain, dans des décors épurés :



Les feuilles mortes, Aki Kaurismäki, 2023



Automat, Edward Hopper, 1927

Certains ont été gênés par le fait que les personnages n'expriment aucune émotion. Par exemple, ils ne se regardent pas ; mais c'est comme chez Dreyer, comme chez Ozu : dans leurs films aussi, les personnages entrent dans des plans fixes et ne se regardent pas. C'est une façon de chasser le pathos, de mettre à distance les émotions pour les offrir aux spectateurs. Toute l'émotion qui n'est pas exprimée à l'écran, on la ressent.

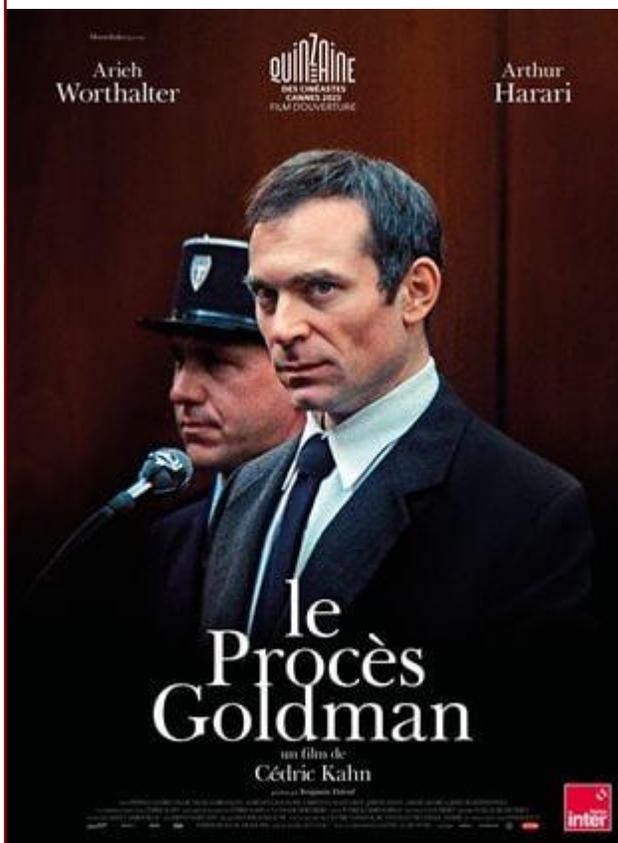
De plus, cette façon de retenir l'expression de l'émotion, c'est ce qui donne leur grande dignité aux personnages. Malgré les galères, la perte d'un emploi, la pauvreté, la solitude, ils ne se plaignent jamais.

La musique, comme toujours chez ce réalisateur, joue un grand rôle. Elle apporte du peps, avec des chansons dont le contraste entre les mélodies entraînantes, guillerettes, et les paroles désespérées est un des nombreux traits d'humour du film. « *Le désespoir est derrière la caméra* » a dit Kaurismäki pendant la conférence de presse à Cannes. Devant la caméra, il y a l'humour, cette suprême politesse. Comme dans cette scène où deux spectateurs sortent du film de Jim Jarmusch, *The Dead don't die*, un film où des morts-vivants se font éparpiller à coups de hache, et l'un dit à l'autre : « *Ça m'a un peu rappelé Le Journal d'un curé de campagne, de Bresson.* » Gros éclat de rire dans la salle. On ne s'y attend pas et en même temps on passe très vite à autre chose, c'est léger, Aki n'insiste pas.

Il y a cette scène formidable, où tout le désespoir des personnages est exprimé par les seules images : elle l'invite à manger, donc elle achète une assiette et des couverts pour son invité. (Sous-entendu : elle n'avait pas de deuxième assiette ni de deuxièmes couverts, c'est-à-dire qu'elle vivait dans une solitude si absolue qu'elle n'envisageait même pas d'avoir jamais un invité). Puis il se fait renverser par une voiture, donc il ne vient pas. Alors, elle jette l'assiette et les couverts à la poubelle. Est-il façon plus cinématographique de nous faire éprouver ce qu'elle ressent ? Nul besoin de paroles, l'image communique tout, comme chez les grands maîtres du cinéma muet.

Enfin, il y a plein d'hommages au cinéma qu'il aime, à travers les affiches qu'on voit sur la devanture du cinéma et dans le bar : *Brève rencontre* de David Lean, *Le Mépris* et *Pierrot le fou* de Jean-Luc Godard, *Rocco et ses frères* de Luchino Visconti... Et l'intrigue elle-même fait référence à *Elle et lui* de Léo MacCarey, à travers la rencontre ratée, différée, entre les deux personnages principaux, qui s'aiment et que nous aimons.





Le procès Goldman de Cédric Kahn est avant tout une prouesse : on est enfermé dans une pièce de tribunal du début à la fin de ses 1 heure et 56 minutes, et on ne s'ennuie pas une seconde.

Pierre Goldman était un juif d'extrême gauche qui a basculé dans le banditisme. Il a été accusé d'avoir tué deux pharmaciennes en braquant une pharmacie. Il a reconnu quatre braquages à main armée dans sa vie, mais jamais celui-là. Dans un premier procès, il a été reconnu coupable et condamné à la prison à perpétuité. Le film raconte le procès en appel de 1976, au cours duquel il a été défendu par George Kiejman et à l'issue duquel il a été acquitté.

Autant que le procès d'un homme, c'est le procès d'une époque. Dans ces années-là, une petite partie de la société était dans les extrêmes. On voit toute une jeunesse, dans l'enceinte du tribunal, applaudir bruyamment certaines déclarations de Goldman, celles où il accuse la police de racisme par exemple, qui résonnent avec les violences policières d'aujourd'hui. Il faut dire que l'homme est brillant. Pas sympathique, mais tellement habité qu'il donne l'impression de dire la vérité. L'acteur qui l'incarne est Arieh Worthalter et il est extraordinaire d'intensité.

Il était difficile à défendre parce qu'il était une forte tête qui se fichait de des codes à respecter dans un tribunal, n'hésitant pas à interpeler directement et avec virulence le procureur. Pourtant, il a été défendu, et brillamment, par George Kiejman, dont la plaidoirie a été intégralement reprise parce que Cédric Kahn et son scénariste ont eu accès au texte original. Bref, on voit plusieurs intelligences en action dans ce film, et c'est stimulant.

Un carton à la fin du film rappelle que 3 ans après ce procès dont il est sorti libre, Pierre Goldman a été assassiné et 20 000 personnes ont suivi son enterrement. C'était une époque dure. On n'a jamais sérieusement recherché qui l'a assassiné alors que son meurtre a été revendiqué par un groupuscule d'extrême droite. Le même qui a revendiqué l'assassinat d'un militant communiste anticolonialiste, Henri Curiel. La jeunesse de l'époque était plus politisée qu'aujourd'hui. Il faut dire qu'elle a été profondément marquée par l'écrasement de la révolution chilienne par le coup d'état de Pinochet au Chili en 1973.

Denis et d'autres ont adoré **Le temps d'aimer** de Katell Quillévéré, parce que c'est l'histoire de deux solitudes qui se rencontrent et qui arrivent à se construire une vie, ensemble, alors que c'était hautement improbable au départ. Ce sont deux exclus de la société : elle parce qu'elle est une femme tondu à la libération ; lui parce qu'il est homosexuel. Dans les années 1950, l'homosexualité était pénalisée, qualifiée de « crime de sodomie ».

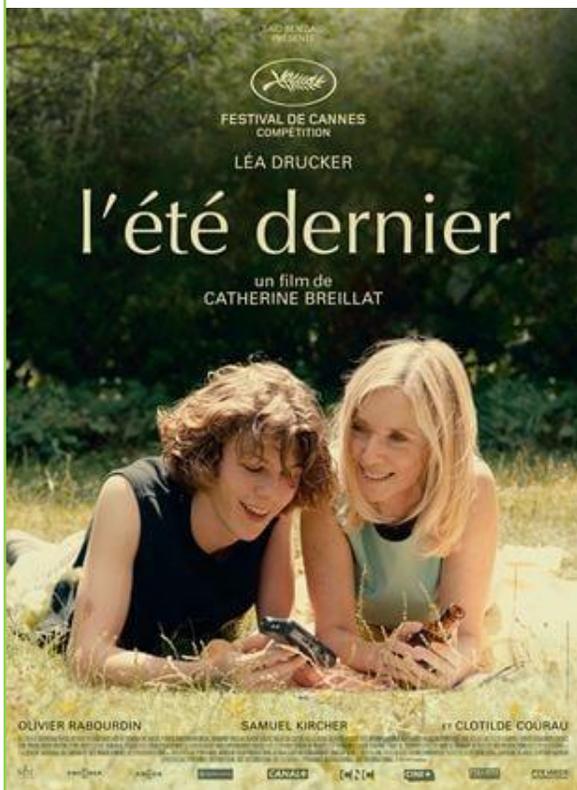
Le film commence par des images d'archives en noir et blanc étonnantes, jamais vues, non seulement sur des femmes tondues mais aussi sur des femmes françaises forcées à embrasser des soldats américains. Les femmes, réceptacles des haines et des frustrations accumulées pendant la guerre, et monnaie d'échange (« *Vous nous libérez ; alors vous pouvez embrasser nos femmes* »). Un travail de montage remarquable nous fait passer insensiblement de ces images éprouvantes à la première scène de fiction où Madeleine, tondu, s'échappe et rentre chez elle en courant avant d'essayer d'effacer une croix gammée que ses agresseurs lui ont dessinée sur le ventre.

Très vite dans le récit, le couple s'installe à Châteauroux où la présence d'une base militaire américaine transforme la ville en vaste lupanar, avec quantité de bars, dont un tenu par eux. Ce qui est beau, c'est que chacun a une motivation différente pour s'installer avec l'autre, leur mariage tient de l'arrangement entre adultes consentants donc il ne devrait pas résister à l'épreuve du temps ; mais ils s'aiment et vont le prouver à différentes reprises en s'entraînant l'un l'autre.

Par contre, ce qui est difficile à regarder, c'est la façon très dure dont la mère élève son fils, bâtard qui, parce que de père allemand, a causé sa disgrâce et son malheur. C'est tellement injuste. Elle ne lui manifeste aucun amour. L'amour qui fait grandir, il le trouvera auprès de son beau-père, qui lui donne son nom, et auprès de sa petite soeur. L'intrigue est pleine de surprises parce qu'avec leurs marginalités respectives, Madeleine (Anaïs Demoustier) et François (Vincent Lacoste) sont un couple moderne dans une forme et une reconstitution classiques. En même temps, la réalisatrice n'a pas créé d'anachronismes puisqu'elle s'est inspirée de sa grand-mère.

Pour les scènes difficiles, Katell Quillévéré n'y va pas avec le dos de la cuiller et regarde avec nous la réalité en face : que ce soit les images d'archives du début, une scène d'homosexualité, une scène de sexe à trois, c'est puissant et elle a assumé cette frontalité pendant le débat qui était un des plus intéressants du festival.





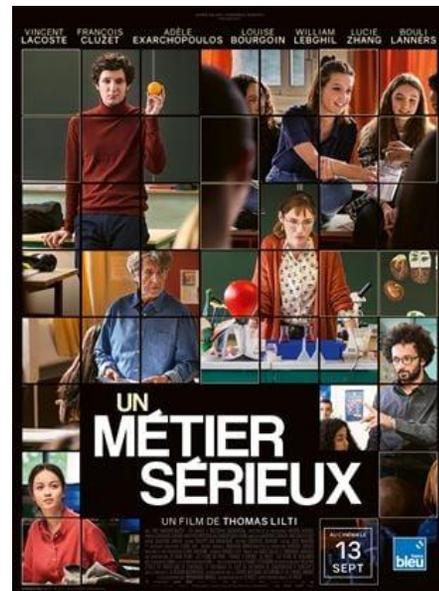
Si on voulait le résumer par une formule, on dirait que **L'été dernier** de Catherine Breillat, c'est un Chabrol sexy ! C'est chabrolien parce qu'on est chez des bourgeois, qui votent à gauche peut-être mais ce sont bien des bourgeois parce que quand un événement scandaleux vient mettre en péril leur confort et leurs acquis, le couple à la tête de cette famille est prêt à bien des compromis pour rétablir l'ordre. Et c'est sexy parce que Catherine Breillat n'a pas froid aux yeux, quand elle aborde une situation périlleuse elle ne se défait pas en chemin, elle y va. Et puis Léa Drucker joue une femme dans sa quarantaine qui se paie une cure de jouvence auprès d'un jeune amant.

Le problème, c'est que ce jeune amant, c'est son beau-fils. Le couple de bourgeois a deux petites filles, mais accueille le fils de 17 ans issu d'un premier mariage du père, parce qu'il traverse une crise d'ado. Ce grand dadais qui déambule torse nu dans la maison et les toise du haut de l'arrogance de sa jeunesse, titille l'épiderme sensible de sa belle-mère, d'autant plus que cela fait longtemps que cette dernière ne décolle plus au lit avec son mari. Pas besoin de nous faire un dessin, la situation est brossée en quelques scènes merveilleusement écrites.

Notre débat a essentiellement porté sur l'importance de nommer correctement les choses. Le cinéma a une responsabilité : tourner un film et le diffuser c'est montrer quelque chose de la société. Actuellement partout on ne nomme pas l'inceste parce qu'on en a peur et du coup c'est un tabou qui persiste, les chiffres sont considérables. Qualifier les rapports entre une belle-mère de 40 ans et son beau-fils de 17 ans de « relation amoureuse », c'est maquiller la violence de ce que c'est. Parce qu'il y a un rapport de pouvoir entre cette femme et ce garçon, au détriment du plus jeune.

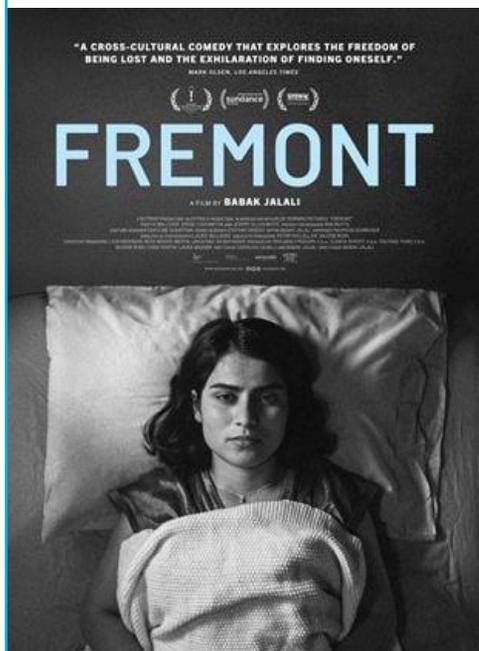
Ce n'est pas le film qui présente ce qui se passe entre eux comme « une relation amoureuse ». Le film n'est dupe de rien. Par exemple, avec une bonne dose d'ironie, le métier que les scénaristes ont donné à la belle-mère, c'est avocate... spécialisée dans les affaires d'enfants victimes d'inceste ! Donc le film sait de quoi il parle et n'induit pas le spectateur en erreur. Son intérêt, c'est qu'il gratte là où ça fait mal et nous fait discuter et réfléchir. Il pose la question des limites, du pas à ne pas franchir et de QUI ne doit pas le franchir. Quand on est un adulte et qu'on est troublé par beaucoup plus jeune que soi, *on s'oblige*, comme disait Camus.

Un métier sérieux de Thomas Lilti brosse le portrait d'un groupe de profs dans un lycée et met en scène une solidarité entre eux. Une brochette de vedettes a été embauchée pour incarner ces profs aux différents profils, tous intéressants. Il y a le vétéran qui sait tout (François Cluzet), le nouveau qu'on prend pour un surveillant tellement il ne paie pas de mine (Vincent Lacoste), la sous-douée en théorie mais surdouée en pratique (Adèle Exarchopoulos), la rigide qui a peur de ses élèves et ne s'autorise aucune improvisation (Louise Bourgoin), le rigolo (William Lebghill), la débutante (Lucie Zhang)... Une ancienne prof a trouvé qu'il y avait beaucoup de justesse dans ce film, jusque dans les détails.



A contrario, une adolescente parmi nous n'est pas allée le voir parce qu'elle trouve qu'on parle toujours des profs et jamais des élèves. Elle a vu trop de films où les élèves sont les méchants ados aux comportements insupportables qui maltraitent les professeurs.

Reste qu'en cette période où la communauté éducative a été mise à rude épreuve avec l'attentat d'Arras, même si ce n'est pas un chef d'œuvre, ça fait du bien de voir un film qui donne une bonne image du métier. La solidarité et ce qui se passe en salle des profs, c'est très important pour tenir le coup et dans ce film c'est très bien montré.



FREMONT sortira le 6 décembre et nous a été recommandé par un jeune homme qui l'a beaucoup apprécié.

Son résumé : « Donya, jeune réfugiée afghane de 20 ans, travaille pour une fabrique de « fortune cookies » (biscuits à l'intérieur desquels est inséré un petit morceau de papier où l'on peut lire une prédiction ou une maxime) à San Francisco. Ancienne traductrice pour l'armée américaine en Afghanistan, elle a du mal à dormir et se sent seule. Sa routine est bouleversée lorsque son patron lui confie la rédaction des messages et prédictions. Son désir s'éveille et elle décide d'envoyer un message spécial dans un des biscuits en laissant le destin agir... » On en reparlera !

* CINÉ-CLUB OUÈDO *

Ce riche ciné-café s'est terminé en beauté, grâce à la présentation par Françoise et Brice d'un ciné-club qu'ils ont créé au Bénin !

Ils vous partagent la présentation qu'ils nous en ont faite [ici](#).



Longue vie au ciné-club Ouèdo !

Prochain Ciné-Café : Samedi 4 novembre
au théâtre Berthelot de Montreuil

